

GAUTHIER, Guy (2017) *La hantise du passé, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 113 p. [ISBN 978-2-924378687]*

Sante A. Viselli

Volume 32, Number 1, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1071974ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1071974ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Viselli, S. A. (2020). Review of [GAUTHIER, Guy (2017) *La hantise du passé, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 113 p. [ISBN 978-2-924378687]*]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 32(1), 238–244. <https://doi.org/10.7202/1071974ar>

et des institutrices. Bien avant l'ubiquité du slogan féministe *le personnel est politique*, Magali situe les luttes de gens ordinaires dans les grandes crises du début du XX^e siècle. Ses personnages et ses décors sont manifestement littéraires, et plus développés que le seraient des exemples cités pour étoffer un texte purement argumentatif. La sélection de textes effectuée par Sathya Rao et sa biographie de la journaliste et auteure évoquent ensemble un individu complexe ayant toutefois une philosophie du monde cohérente.

Samantha COOK
Université de Winnipeg

**GAUTHIER, Guy (2017) *La hantise du passé*,
Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 113 p.
[ISBN 978-2-924378687]**

Le poète Guy Gauthier publie en 2017 aux Éditions du Blé un recueil de poésie intitulé *La hantise du passé*. Préfacé par J.R. Léveillé, ce recueil est suivi d'un rappel bibliographique des œuvres de Guy Gauthier et d'une notice biographique sur le poète. La photo de Roger Turenne («Feu de prairie sous claire de lune») qui illustre la couverture invite le lecteur à explorer ces lumières lointaines que mettent en évidence les ténèbres dans une nuit énigmatique. Le titre du recueil en rouge semble renforcer l'idée d'une descente hallucinatoire dans le pays éphémère et obsessif de l'enfance et du passé.

Roger Léveillé, dans la «Préface» au recueil, remarque que la production littéraire du poète – remarquons qu'il publie plutôt en anglais – est surtout un signe d'anticonformisme et de rébellion envers le «soi-disant tandem de la Langue et de la Foi» (p. 9). Après bien des luttes, des doutes et de rêves évanouis, nous sommes heureux aujourd'hui d'apprécier ce recueil en langue française, la langue que le poète associe à son enfance et à sa «maman» : il y «rassemble l'ensemble de sa production poétique en langue française», production qui remonte à 1977 (p. 8). Le poète n'a d'ailleurs jamais quitté la langue de son enfance, de ses parents, de son cœur. *La Hantise du passé* transpose le lecteur dans ce monde si fragile, et cependant si prometteur, de l'enfance, univers tellement chanté par d'autres poètes tels que Saint-Denys-Garneau par exemple. Pour le poète franco-

manitobain, cette poésie représente à la fois «l'obsession de l'écriture et le retour à l'origine» (p. 10), un signe plus mystique que philosophique.

Malgré le topos poétique du passé et de l'enfance tellement encensé au cours des âges, le temps perdu et retrouvé de l'enfance et son évocation grâce à la mémoire, le sujet du recueil, comparable au motif d'une mélodie bien connue, garde, chez le poète franco-manitobain, sa fraîcheur, ne cesse d'émouvoir, de faire rêver le lecteur qui se laisse bercer au son de cette douce ballade. Le poète se confesse mais s'adresse aussi à tout adulte pour qui l'enfance et ses sortilèges ne finissent pas de hanter l'être humain à la recherche d'un point de repère, d'un roc sur lequel accrocher son existence d'adulte déçu: l'enfance bouleverse, elle plonge l'être dans la source la plus profonde et la plus pure de l'existence, l'enfance est cette structure signifiante qui ne s'épanouit que dans des évocations sublimes, celle de la mère par exemple, dans la simplicité des émotions éprouvées, dans les couleurs d'un univers que seulement la poésie et sa logique savent récupérer. La comparaison à tant de poètes qui traitent le même thème n'enlève rien à la beauté et à l'originalité de la poésie de Guy Gauthier.

Guy Gauthier débute ses poèmes par une série d'interrogations rhétoriques: «Que sont-ils devenus, les poèmes / que j'ai abandonnés de guerre lasse? / Où sont les premiers jets, / Les ébauches de ma jeunesse? / Ils me hantent ces enfants mort-nés, / ils me hantent comme un remords» (p. 17). Pourri de regrets, le poète romantique, mais déjà touché par une profonde angoisse existentielle, évoque ses rêves irréalisés: l'enfance a certes gardé ses promesses à cette époque où il était «poète, et donc heureux» (p. 17). Cependant, il a misérablement échoué devant l'inévitable arrivée de l'âge adulte qui l'a projeté vers un univers autre, mais tout aussi éphémère que ces jours écoulés dans la découverte du langage créateur de l'innommable. Sous le même jour, nous retrouvons l'éphémère des eaux qui coulent, les rêves et la fuite du temps, thèmes lyriques certes, mais qui renchérisse aussi sur des questions philosophiques importantes posées sur la route de sa vie, sur les divers masques de ses peurs, de ses illusions. Tout le début du recueil se colore d'angoisse existentielle soulignée par la récurrence des interrogations rhétoriques: «Que sont-elles

devenues, les visions fiévreuses / de ma jeunesse? [...] Que sont-elles devenues, les paroles blanches que le vent emportait...?», interrogations suivies par l'exclamation qui signale une chute, un signe de dépit, d'impuissance, de regret, certes une réponse à l'inéluctabilité du destin : «Ah, si j'avais pu écrire / les poèmes que je rencontrais / au hasard de mes promenades!» (p. 18). L'évocation du tombeau met le comble à sa détresse, celle causée par son manque de clairvoyance, d'engagement, par la méconnaissance de sa verve poétique. Le poète adulte souhaite donc ressusciter cette poésie, faire revivre ses poèmes: l'enfance est en fait l'ultime poème, la seule certitude qu'il possède, celle du passé, son patrimoine, son trésor, sa langue, son pays avec lesquels il souhaite être enterré : «Je les porterai en moi / jusqu'à la fin. Qu'on m'enterre / avec mes poèmes inachevés, / qu'on m'ensevelisse/ avec mes avortons, / qu'ils pourrissent avec moi / dans la tombe» (p. 19).

Le poète adulte est sans aucun doute découragé, et nous assistons à ce que Gaston Bachelard a si bien défini dans *La Psychanalyse du feu* comme le complexe de Prométhée¹. Mais c'est justement du fond de l'abîme existentiel de l'adulte aux prises avec une réalité qui ne le satisfait guère que Guy Gauthier réussira à aspirer au salut dont la source intarissable est ce passé, matrice de sa poésie et de sa raison d'être. Il aurait enfin trouvé le feu libérateur et régénérateur du phénix, un autre symbole qui semble hanter son imaginaire poétique. Enfant rêveur, c'est dans la cave de sa maison «le séjour des ombres, / l'ancre des songes» (p. 37) qu'il réussit à s'échapper vers d'autres horizons, (la lumière de la couverture en est d'ailleurs un signe loquace) vers l'Afrique, Rome, Carthage. Chose assez curieuse, l'enfant cherche le soleil qu'il fuit au fond de la cave sombre, énigmatique, mais là-bas, il ne ressent pas peur, car il le sait, le soleil est autour de lui, il l'enveloppe et le protège: après sa descente vers les ténèbres, il peut toujours remonter vers la lumière. La cave, sans doute un rappel du mythe de la caverne de Platon, représente son havre de paix, un retour «*ad uterum*» où l'enfant retrouve la protection assurée par la figure bienveillante de la mère porteuse de lumière. La nuit venue, l'enfant n'ose plus descendre dans la cave : celle-ci s'est donc métamorphosée, elle le menace, devient l'hyperbole d'un monde redoutable : «C'est un cachot noir /comme le fond d'un puits» (p. 37). Il cherche dans les ténèbres de la cave, car

il est sûr de retrouver le soleil, la maman, la nature secrète des êtres et des choses, le feu de la vie. Le jeune Prométhée échappe ainsi à l'angoisse du désespoir et, une fois adulte, il se plaît à se remémorer ces moments intenses où les «songes» ne sont pas des mensonges, car la lumière reconquise lui permet d'avancer : «Je porte en moi cet enfant, dit le poète, / aux bottes de Sept Lieues» (p. 38). Le poète évoquera, un peu plus tard dans le recueil, son découragement qu'il compare à celui ressenti par les «Filles du Roi» envoyées au Québec pendant la colonisation du pays : «On les avait embarquées / avec le bétail, ces filles» (p. 58). Le voyage est rude à cette époque, la viande pourrit facilement et les biscuits sont remplis de vers. La traversée est «un supplice sans fin», un véritable enfer (p. 59). Cependant, «Après un séjour dans les ténèbres, / elles sortaient dans un monde de lumière. / Aveuglées par le soleil, / elles se couvraient les yeux. / Et c'est le souvenir / qui leur restait de leur voyage: / cette mare de feu où venaient parfois / se poser de grands oiseaux blancs» (p. 59). Un nouveau monde les attendait, sous le feu de l'espérance, la vie triomphait de la mort : «Leurs yeux de mères ont appris / à trouver, sous le soleil brûlant / de la vie, la verte fraîcheur de l'ombre» (p. 60).

Le champ lexical du bonheur traverse ainsi le recueil, mais toujours ballotté entre le désespoir et l'espérance, entre les ténèbres et la lumière. Cependant, les évocations enchanteresses des souvenirs d'enfance, de Saint-Boniface, de la mère omniprésente dans le recueil, mais aussi la présence de la langue française et du Manitoba sont des moments épiphoniques arrachés à l'oubli, au double esclavage auquel se sent condamné le poète, celui de la langue et celui de la race à laquelle il appartient. Le poète ressent ainsi de manière poignante son orphelinat : «Maman est à genoux. Elle lave le plancher [...] Elle fredonne un air triste et / songe à son enfance à Laval-des-Rapides. [...] Je suis Gaulois. Ma mère est Québécoise. / Je suis d'une race deux fois conquise» (p. 23-28). L'évocation de Jacques Cartier, de Katherine du Brésil, du «Coureur de bois» qui «part à la poursuite de l'hiver» renforce chez le poète cet orgueil si typique de son anticonformisme: sa route vers la lumière ne suit pas le vol des oiseaux vers le sud, mais la route du nord, la route naturelle de la vérité, de sa vérité d'homme du nord qu'il ne voudra plus perdre : «C'est dans le froid inhumain / des nuits boréales qu'il a découvert / ce soleil de minuit, et s'est chauffé / les mains à ce feu brulant» (p. 63).

La Vérendrye ne manque pas au rendez-vous des orphelins déçus : lui aussi poursuit son rêve, bien qu'il ait pris possession de terres «au nom d'un roi / qui ne s'intéresse plus à lui» (p.69). Comparable au voyageur, le poète prométhéen ne baisse pas bannière, car «le rêve est un feu qui refuse de mourir» (p. 70). La référence à ses «ancêtres» n'est certes pas anodine, et la parole poétique cache mal le mal du renoncement, la rage du départ de tant de milliers de personnes qui ont élu domicile au Canada, le courage de tout abandonner pour voir un autre monde. Mais le poète n'est pas de ces «intrépides» et il se lamente sur son sort, sur lui-même : «Je me vois, comme mes ancêtres, / en partance vers l'inconnu, / mais je reste sur le rivage, / n'osant pas m'embarquer. / Le rêve est mon étoile du soir, et le songe mon port s'escale. / Je voyage en imagination, dépaysé dans le pays étranger de ma tête, / où je ne parviens pas / à me faire comprendre...» (p. 72). Cependant, le poète quittera le Manitoba de son enfance et vivra longtemps aux États-Unis. Dans ce décor anglophone, il se bercera de l'illusion d'appartenir à un univers qui ne sera jamais le sien, mais ce déracinement lui permettra de s'ausculter «... et c'est à l'étranger que j'ai découvert mon / attachement à la terre natale, j'ai trouvé le Mani- / toba dans les rues grises et sombres de New York, / j'ai trouvé la fraîcheur de ses matins d'été, et la / brûlure de ses vents d'hiver», écrit-il dans «La hantise du passé » qui clôt le recueil. «Les déracinés, les / exilés ont la hantise de l'enracinement, comme / un soldat ressent vivement une jambe coupée» (p.106).

Le recueil est peuplé de références à des personnages historiques, mais aussi de la vie privée du poète. Cependant, ce qui émeut, c'est surtout cette référence continue à la lumière, au phare symbolique (référence obligée, le poème «Les Phares» : «Vos traits de feux illuminent ma nuit» p. 73-74) du bonheur que le poète s'exalte à chanter : «Quel bonheur, s'exclame-t-il dans le poème «Donalda»! Finir ses jours / dans les pays du soleil» (p. 76). Mais ce dont il rêve n'est pas ce pays exotique de palmiers et de soleil : l'image captivante du Manitoba revient hanter ses souvenirs, image associée, bizarrement, à Iberville, son héros d'écolier. C'est la lumière manitobaine qu'il aime évoquer : au milieu «d'une tempête du lac Winnipeg», le poète peint ce décor en noir et blanc si typique des hivers manitobains : «Et quel contraste / entre la forêt noire / et la forêt blanche de lumière!»

s'exclame le poète qui se plaît à rappeler l'émerveillement d'une telle scène (p. 81).

Essayons d'esquisser un mot de conclusion, ce qui n'est pas facile tellement nous nous sentons transporter par cette poésie parfois légère, souvent naïve, mais toujours fraîche et riche de ces lieux que la mémoire chérit, de scènes de vie privée (souvenirs de la famille, surtout de la mère, de l'école, de Saint-Boniface) mêlées à des scènes où jouent des personnages de l'histoire canadienne, Cartier, La Vérendrye, Iberville, aussi bien que des poètes tels que Lamartine, Hugo, Claudel. Ces évocations ne se veulent nullement des références savantes ni pédantes, mais un rappel des lectures passées, d'un univers où la curiosité de l'enfant retrouve un champ fertile, propre à la rêverie, de la geste de ces héros du passé souvent amplifiée par son imagination.

L'image marquante de la mère demeure certes l'isotopie centrale du discours poétique de Guy Gauthier, et cette présence mériterait une étude à part. Dans la dernière partie du recueil intitulée «La hantise du passé», le poète cherche avec passion à atteindre l'image chérie de la mère. Elle aussi fait partie de ce monde inanimé du passé qui n'est plus pour le poète «qu'un album d'images», un livre qu'il «feuillette en rêvant» (p. 97). Achéons donc cette courte analyse par une évocation déchirante, mais combien débordante, de l'amour qu'il éprouve pour sa «maman» : «Qu'est-elle devenue, ma mère ? Elle s'est fait / incinérer, brûlée comme une de ses cigarettes, elle / n'est que vent et fumée, il ne reste, de son cœur / battant, que des cendres dans une boîte, je t'aurai / aimée, belle dame de Laval-des-Rapides, je t'au- / rai aimée... autant qu'il m'est possible d'aimer un / être humain...» (p. 96-97). Et un peu plus tard, le poète renchérit en ces termes : «Ma Mère vit dans mes rêves» (p. 104), donc elle n'existe plus que dans son imaginaire qu'elle hante et qu'elle féconde.

Tout compte fait, le recueil *La Hantise du passé* s'achève sur des questions existentielles, et le locuteur figé dans ses rêves risque de se renfermer dans le cercle vicieux d'un présent inhospitalier et stérile, qui n'existe que lorsqu'il est déjà passé. Son souhait semble clair, mais ce souhait demeure au conditionnel : «Je voudrais voir le monde pour / la première fois. Poser sur la terre un regard / vierge de toute expérience.» Le retour au

présent de l'indicatif sous-tend une réponse pessimiste, à la limite du fatalisme atrophiant : «Mes grands moments / sont-ils tous dans le passé? Mes nuits d'ivresse / s'éloignent-elles de moi à une vitesse croissante, comme des nébuleuses glacées?» (p. 108-109). Il serait de bon augure que le poète nous lègue un autre recueil où il donnerait suite à ces questions par la voie de son verbe lumineux.

Sante A. VISELLI
Université de Winnipeg

NOTES

1. Gaston Bachelard, *La Psychanalyse SPAN di feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 19-77.

LEBLANC, Charles (2017) - *Bref! 150 nouvelles pancanadiennes*, Collectif post-néo-rielise, Winnipeg, Les Éditions du Blé, 174 p. [ISBN 978-2-924-37865-6]

On lui avait remis le livre deux semaines auparavant, mais il ne l'avait toujours pas ouvert. Ce soir-là, puisqu'il ne dormait pas à cause d'un lourd désagrément qu'il croyait être d'ordre digestif, il décida d'en commencer la lecture. Il ouvrit la fenêtre de sa chambre pour mieux respirer. Déjà, on pouvait sentir l'automne qui s'annonçait. Il s'installa dans le lit. Sous la couverture, il parcourut d'abord la préface qui explicitait la genèse du livre dans les termes suivants : «150^e anniversaire de l'existence officielle du Canada, d'où l'idée d'un recueil de 150 nouvelles de 150 mots ou moins.» Intéressant, se dit-il, mais, devra-t-on attendre le 175^e anniversaire du pays pour refaire l'exercice? Par exemple, l'année prochaine, pourquoi ne pas publier 151 textes ayant 151 mots chacun? Et, ainsi de suite, d'année en année, 152, 153, etc. Oui, l'idée lui semblait bonne. Mais il prit alors conscience que, dans son propre cas et à ce rythme, la publication d'une de ses nouvelles prendrait une douzaine d'années puisque l'écriture sous contrainte était loin d'être sa force. Attendre une année qui serait favorable au nombre de mots d'un de ses textes, voilà où il en était. Sa carrière d'écrivain était décidément pathétique.

Après une trentaine de pages, il s'aperçut que ce genre littéraire n'était pas du tout propice au sommeil. À chaque